

JEAN LACOUTURE

Patrick Clastres et Cécile Méadel

Nouveau Monde éditions | « Le Temps des médias »

2007/2 n° 9 | pages 209 à 215

ISSN 1764-2507

ISBN 2847362800

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2007-2-page-209.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Nouveau Monde éditions.

© Nouveau Monde éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Jean Lacouture

## Propos recueillis<sup>1</sup> par Patrick Clastres<sup>\*</sup> et Cécile Méadel<sup>\*\*</sup>

Né à Bordeaux en 1921, Jean Lacouture débute sa carrière de journaliste en Indochine dans l'immédiat après-guerre. Spécialiste au journal *Le Monde* des questions coloniales, il excelle dans l'art du portrait. Sa conversion au genre biographique, au début des années 1960, lui vaut de grands succès publics, de même que l'estime des historiens. Mais il s'intéresse aussi au sport et les articles qu'il consacre aux Jeux olympiques de Mexico (1968) ou bien aux « grandes fêtes du rugby » des années 1970 (*Le Rugby, c'est un monde*, éd. du Seuil, 1979) révèlent une autre facette de ce maître portraitiste.

### *Quelle presse sportive lisiez vous jeune adolescent et amateur de sport ?*

Pour un jeune homme comme moi dans les années trente, la presse sportive c'était avant tout *L'Auto* d'Henri Desgranges, que *l'Équipe* a remplacé maintenant. On l'appelait le « grand jaune », c'était le quotidien du sport ; je lisais également *Le Miroir des sports* et *Match* qui était alors un hebdo sportif. Mais ma principale source d'information

que je lisais en rentrant du collège, c'était surtout *L'Auto* pour avoir des informations sur les sports qui m'intéressaient le plus : le rugby et le tennis. Je m'y intéressais beaucoup et du coup j'étais assez compétent : je connaissais les classements de première série, les résultats de la Coupe Davis, les matchs de championnat de rugby... À 15-17 ans, je pouvais parler sérieusement au moins de rugby, de tennis et de vélo. À Bordeaux, où j'habitais, nous avions un grand héros sportif, Jules Ladoumègue, qui était le fils d'un jardinier et le très grand coureur que l'on sait. J'admirais aussi bien sûr comme tout le monde les Mousquetaires du tennis (Borotra, Lacoste, Cochet, Brugnon).

Comme journaliste que j'appréciais particulièrement et dont je me rappelle, il y avait Georges Briquet, surtout pour le Tour de France. Je le suivais de très près alors que le reste du temps, le vélo ne m'intéressait pas trop. Mais Briquet était le grand animateur. Il y avait également à *L'Auto* Gaston Meyer qui était très intéressant. Et puis un journaliste politique Lucien Dubech qui faisait des chroniques sportives une ou deux fois par semaine.

1. Le 4 octobre 2007

\* Professeur en khâgne au lycée Pothier d'Orléans.

\*\* Chercheur au CSI (Ecole des mines de Paris), membre de la rédaction du *Temps des Médias*.

Il était très à droite, mais à cette époque, je m'en moquais, cela ne m'intéressait pas. Il était même sans doute Action Française, ce qui ne l'empêchait pas d'être très intéressant pour tout ce qui concernait le rugby<sup>1</sup>. *L'Auto* était plutôt un journal apolitique. Sans doute, Henri Desgranges ou Jacques Goddet étaient plutôt à droite. Mais en fait, je ne m'intéressais pas du tout à ces questions, j'étais apolitique. Il a fallu la guerre pour me mettre un peu de plomb dans la tête. Goddet était en particulier un type très intéressant. Plus tard, j'ai suivi quelques étapes du Tour de France avec lui et j'ai encore pu me rendre compte de sa grande compétence.

*Malgré ce grand intérêt que vous portez au sport, vous allez d'abord, et pour plusieurs années, ne plus vous y intéresser en tant que journaliste ?*

Quand j'ai commencé à travailler, le sport m'a paru secondaire. À partir de la Libération, la vie publique m'a intéressé, m'a passionné même et le sport était passé au second rang. Depuis, il est revenu et j'ai retrouvé mes passions de jeunesse. Mais dans les années 1950, tout était submergé par la politique, la décolonisation, l'Indochine, la guerre froide... Franchement le sport, ce n'était plus central. Ainsi par exemple, dans l'hebdomadaire *Caravelle* dont je me suis occupé pendant quelques années à Saïgon, j'ai écrit sur tous les sujets, mais pas sur le sport.

*Comment y êtes vous revenu dans les années 1960 ?*

La guerre d'Algérie m'a énormément occupé, j'ai beaucoup écrit sur cette guerre, elle m'a beaucoup mobilisé. Aussi, après le traité de paix, en 1962, je me suis senti un peu veuf, j'ai ressenti comme un trou. Et c'est à ce moment que j'ai retrouvé quelques copains qui se passionnaient pour le rugby ; c'est ainsi que le sport est revenu dans ma vie. Au *Monde*, il y avait un type qui écrivait quelques articles sur le rugby, mais c'était un peu vague. Il a quitté *Le Monde*. Je ne me rappelle plus très bien si c'est moi ou Beuve-Méry qui a eu l'idée de me faire écrire sur le sujet. J'ai commencé à faire des articles à partir de 1963, sur le Tournoi des Cinq Nations, le championnat de France, des matchs. J'ai trouvé dans ce monde du sport beaucoup de fraternité. Je me suis lié assez vite aux grands champions de l'époque. Ma passion m'est revenue ; elle m'a saisi aux tripes.

*Le Monde prêtait une attention limitée et distante aux sports en ces années 1960 ?*

Oui, certainement. Il y avait un très bon journaliste, Olivier Merlin, qui faisait le tennis, un sport distingué qui ressemblait aux lecteurs du journal. Il y avait aussi quelques articles de temps en temps. Mais ni Beuve-Méry, ni Jacques Fauvet, ni les autres ne s'intéressaient le moins du monde au sport. En même temps, ils trouvaient que le

sport faisait partie de la culture de l'honnête homme. Je rends hommage à leur liberté d'esprit : ils m'ont laissé écrire sur ce sujet qui ne les intéressait pas sans jamais s'en mêler ou me limiter. Dans certains autres journaux, cela aurait certainement été impossible, mais pas au *Monde*. Il y avait un grand libéralisme à la rédaction du *Monde* : j'ai pu écrire sur d'autres sujets qui m'intéressaient, j'ai écrit sur la musique, sur le festival d'Aix où j'allais chaque année, sur le théâtre...

*Comment vos lecteurs du Monde réagissaient-ils ?*

Je ne recevais pas ou peu de courrier sur le sport. De temps en temps, une objection sur un aspect technique des choses, ou des détails. Je détestais par exemple le demi de mêlée Jacques Fauroux. J'ai eu deux ou trois fois des lettres qui le défendaient. Dans un dîner, on pouvait me faire quelques allusions à un article, mais cela n'allait pas plus loin. D'ailleurs, à bien réfléchir, j'en recevais un peu plus sur les autres sujets, mais dans l'ensemble, il était rare de recevoir des lettres. J'avais des coups de téléphone d'insulte, à propos de l'Algérie bien sûr. Mais étant donné, les sujets que j'abordais, en général, de toutes manières, la correspondance était peu importante.

*Le rugby était un jeu plus du Sud que vos lecteurs ?*

Certes, le rugby reste une culture du sud-ouest. Quand on voit l'énorme

succès de cette Coupe du Monde, on peut se demander s'il est devenu national ; les stades sont aussi pleins à Lens qu'à Toulouse, le succès a été énorme à Marseille où il n'y a jamais eu d'équipe notoire. Quand j'ai commencé à écrire, il y avait de bonnes équipes au nord de la Loire, à Lons-le-Saulnier, ou même à Nantes. C'est ensuite qu'il y a eu un rétrécissement de la pratique, vers le sud de la Loire, à part le Stade français. Avec le professionnalisme, on peut imaginer qu'un grand industriel décide de créer une équipe à Bourges ou ailleurs et qu'il y ait un rélargissement de la pratique du rugby.

Quant au *Monde*, quand nous nous sommes entendu pour que j'écrive sur cette question, personne n'a dit que cela n'intéressait que les méridionaux ; la question ne s'est pas du tout posée ; on considérait que les grandes compétitions étaient importantes même s'il aurait été un peu abusif de considérer que cela intéressait tous les lecteurs. Les gens du Nord s'intéressaient finalement au rugby comme ils étaient passionnés par les aventures de d'Artagnan.

*Votre approche de journaliste politique avait-elle une influence lorsque vous écriviez sur le sport ? Y avait-il d'autres journalistes qui couvraient les deux domaines ?*

Je n'en vois pas qui auraient écrit à la fois sur la diplomatie et le sport. À part, Antoine Blondin qui couvrait comme moi les deux thèmes et qui était un cas très particulier. Aucun des

journalistes sportifs ne se mêlait de politique. Mais, quand j'écrivais sur le sport, c'était sans référence aucune à la politique. Il y a certainement plus de références sportives dans mes articles sur la politique que l'inverse ! Je prenais en général grand soin de ne pas mêler la politique avec le sport. Par exemple, je ne mêlais pas mes opinions alors virulentes contre les Américains au Vietnam avec un match de Arthur Ashe ou de Stan Smith.

Malgré mon amitié pour Blondin, je n'étais pas proche de la manière dont les hussards, par exemple, considéraient le sport. Pour eux, c'était une activité aristocratique, qui distinguait le champion de la masse et produisait une nouvelle élite. Pour moi, le sport et la politique sont indépendants. Un jour, à la demande du *Monde*, j'ai essayé de faire une sociologie politique du rugby ; je n'y suis absolument pas arrivé. J'ai quand même bien fait quelques erreurs. Par exemple, pour les Jeux olympiques de Munich en 1972, j'ai eu une phrase maladroite qui semblait laisser supposer, à tort, une certaine compréhension pour les terroristes palestiniens. J'ai eu beaucoup de lettres en réaction. Pour les Jeux de Mexico en 1968, quand les deux athlètes californiens Tommie Smith et John Carlos ont levé le poing, j'avais trouvé cela émouvant ; c'était sans doute une attitude un peu naïve !

Pour revenir à votre question, je ne couvrais pas tout à fait de la même manière le sport et la politique, j'étais sérieux et professionnel, mais je ne

mettais pas pour le premier la même ardeur que pour la seconde. Je m'engageais dans les articles sportifs, je me sentais responsable, je prenais le sport au sérieux. Mais ce n'était pas aussi important que les événements politiques déterminants qui avaient alors lieu.

Certains thèmes m'ont cependant valu des protestations, comme à propos des hymnes nationaux : j'y suis très hostile. Cela aggrave le chauvinisme, exacerbe les oppositions ; c'est comme le haka, c'est pernicieux, cela n'a aucune place sur les terrains de rugby. Je suis pourtant un amateur inconditionnel des All Blacks, mais ces cris de menace, ces yeux qui roulent, ces gestes hostiles, c'est inadmissible et scandaleux. Le sport est un jeu ; il est normal qu'il y ait un sentiment de solidarité avec l'équipe nationale, mais les hymnes nationaux, la main sur le cœur n'ont rien à voir. Je trouve ridicule d'avoir abandonné le maillot bleu-blanc-rouge. Je suis aussi un ennemi déterminé des pom-pom girls, c'est stupide et inutile. Quant à la lecture de la lettre de Guy Môquet, c'est d'une vulgarité fondamentale, comme celle de l'individu qui a eu cette idée. J'aurais écrit volontiers l'article que Julliard y a consacré, sans doute de manière moins brillante mais aussi dure<sup>2</sup>.

*Pensez-vous que le genre de l'épopée sportive que vous avez illustré ait aujourd'hui encore sa place ? Et cette double carrière, politique et sportive ?*

Je ne suis pas un cas à part. Je pense qu'il y a toujours de très bons journalistes qui écrivent sur le sport. Christian Montagnac a autant de talent dans ses articles sur le rugby que les plus grands journalistes d'il y a vingt-cinq ou trente ans. On ne peut pas parler de baisse de niveau. Regardez, cette Coupe du monde de rugby : il s'écrit des choses très intéressantes, avec de bonnes plumes dans *L'Équipe* ou ailleurs, dans les numéros spéciaux du *Monde*, du *Nouvel Observateur*. . . Il y a peut-être un peu moins d'écrivains qui s'en mêlent. Encore que . . . un Denis Tillinac écrit par exemple des choses excellentes sur le rugby<sup>3</sup>. Le sport n'est pas maltraité, au contraire. Je ne changeais pas de style pour le sport, j'en parlais comme on parle d'une fonction diplomatique ou d'un roman de Malraux : je n'usais pas d'un langage particulier. On peut écrire sur le rugby avec un certain soin littéraire.

Pour la double carrière, je ne suis pas une exception, tout au plus peut-être un précurseur, c'est toujours possible aujourd'hui. Francis Marmande au *Monde* écrit sur la culture, mais aussi sur le rugby. Les frontières ne sont pas rigides plus que de mon temps, et peut-être un peu moins encore car le sport à pris une importance beaucoup plus grande que de mon temps ; quand on voit l'énorme publicité qu'il y a

aujourd'hui autour des joueurs . . . On verra encore des gens écrire sur la politique et sur le sport. Jacques Julliard a fait plusieurs articles, brillants et très compétents sur le rugby.

*Vous aviez écrit votre hostilité à la retransmission télévisée des matchs et vous n'avez jamais commenté de match en direct ?*

J'ai un peu exagéré ; je regarde désormais les matchs sur mon téléviseur et on suit très bien. Je suis devenu un télévisuel et je m'en trouve très bien. Quand je fais des articles dans *La Croix* ou ailleurs, on ne me demande pas d'où je vois le match. La télévision a fait des progrès formidables ; on voit beaucoup mieux que des tribunes du Stade de France qui est magnifique mais d'où on ne voit rien du tout.

J'ai accepté une fois à la télévision de couvrir un match France-All Blacks lors du match d'inauguration du Stade de France. J'ai été très mauvais, j'étais incapable de suivre le match ; je vois bien un match, mais je suis perdu dans le détail. Je reconnais les joueurs, mais je n'ai pas la capacité de suivre et de commenter en direct. J'étais très inférieur à des milliers de Bayonnais ou de Toulousains qui regardaient en même temps que moi. J'aimais beaucoup la manière de commenter de mes deux amis, Bala-Couderc. Actuellement Lacroix est aussi un très bon commentateur en direct. Il n'a pas la classe d'Albaladejo, avec ses merveilleuses expressions comme « les mouches ont

changé d'âne », ou la bonhomie du cher Roger, mais la couverture du rugby est très bonne. Cette Coupe du monde est très bien suivie.

*Vous avez écrit de nombreuses biographies, mais jamais sur un sportif...*

Oui, c'est vrai. La biographie des frères Boniface, couple fraternel, aurait fait une belle histoire. Mais Denis Lalanne a si bien écrit sur eux<sup>4</sup>. Ce qui serait intéressant, c'est de faire l'histoire d'une équipe. L'idée m'en est venue, mais je n'ai pas eu le temps. Et puis ce n'est pas un exercice facile, il n'y a pas beaucoup de matière : pour les sportifs, les carrières sont assez harmonieuses, elles se déroulent entre 15 et 30 ans. Avant, il n'y a pas grand chose et après pas grand chose non plus ; ce sont des histoires gaies, il n'y a pas beaucoup de tragédie. J'aurais pu faire une galerie de portraits ; j'ai fait quelques articles assez longs avec des portraits des sportifs, mais pas un livre entier.

*Vous avez aussi écrit sur la corrida ?*

La corrida, on l'admet ou pas. Je comprends très bien qu'on défile dans la rue pour manifester contre. La tauromachie, on n'en sort pas : on est contre ou on est pour. C'est une sorte de religion, on pratique ou pas. La corrida est une passion de ma vie, et je l'ai assumée. À la direction du *Monde*, jamais personne ne m'a dit que je n'avais pas le droit d'écrire sur ce sujet.

Pour mes articles, je n'allais pas dans un esprit différent à la Féria de Séville ou à un France-Écosse à Édimbourg. C'était une expédition normale par rapport à mes activités normales qui consistaient à suivre l'activité politique de mon temps.

La corrida tient à la fois au sport, à l'activité physique et à l'art, sinon à la religion ; le torero est comme un curé qui a pris feu, un peintre ou un sculpteur qui fait des gestes dans l'espace ; c'est très étrange. Je reste passionné par le rugby ; la corrida je n'y vais plus guère car les amis qui m'accompagnaient ont disparu ; mais cela continue à m'intéresser. J'écrivais de articles assez lus au *Monde*. Ça me donnait l'occasion d'aller me promener, je savais très bien que je choquais un certain nombre de mes amis, mais je participais à la procession.

*Comment vivez-vous le passage au professionnalisme dans le rugby depuis 1995 ?*

Tout cela fait partie d'une évolution générale. J'ai longtemps été contre le professionnalisme, mais c'est un combat perdu. La financiarisation de la société est telle que le sport ne peut y échapper. J'ai connu l'amateurisme marron d'avant, avec les enveloppes données dans les vestiaires ; c'était tellement notoire que cela nous a pendant longtemps coupé des Anglais. Cela ne pouvait pas durer : un jeune homme qui jouait au foot gagnait très bien sa vie et celui qui jouait au rugby

ne gagnait rien. Cela ne pouvait pas durer. Je me suis résigné au professionnalisme. Pourvu que la violence du football n'entre pas dans le rugby. Ce sont deux publics bien différents. Au football, beaucoup de déshérités n'ont rien dans la vie sauf leurs clubs de supporters ; il y a aussi plus de misère. Au rugby, la violence est sur le stade mais elle est sous contrôle. Le rugby est aussi

mieux intégré à la société ; il y a à la fois des notaires et des secrétaires de mairie ; des familles entières se déplacent. Le rugby connaît cependant aussi la violence des spectateurs. Pour éviter que les joueurs visiteurs ne soient sifflés à l'entrée, j'ai demandé instamment il y a peu que les deux équipes entrent en même temps sur le terrain.



## Notes

1 Ndlr. Lucien Dubech (1881-1940) était critique dramatique à *Candide* et chroniqueur du journal *Action française* pour le théâtre et le sport. Il est l'auteur, notamment, de *Pourquoi je suis royaliste* (éd. de France, 1928) et *Où va le sport* (1931).

2 Ndlr. Jacques Julliard, « Laporte franchit le rugby con », *Le Nouvel Observateur*, 13 septembre 2007.

3 Ndlr. Denis Tillinac, *Rugby blues*, éd. La Table ronde, 1993.

4 Ndlr. Denis Lalanne, *Le Temps des Boni*, éd. La Table ronde, 2000.